

LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

MORTE - VIVANTE

Elle les remet sous une autre enveloppe et déguisant son écriture, inscrit le nom de : Pierre Beaufort.

Puis elle trace rapidement quelques mots :

“ Venez, Jean-Jot, sans perdre une minute. J'ai besoin de vous.”

Glou-Glou habite Saint-Firmin, un petit village entre Creil et Chantilly. Marceline lui fait porter la lettre par un exprès. Jan-Jot, heureusement, n'est pas en tournée. Il accourt. Il n'a pas oublié son orgue inséparable.

—Qu'y a-t-il, mam'selle Marceline ?—C'est ainsi qu'il l'a toujours appelée et qu'il l'appellera toujours,—est-ce que je vais enfin vous prouver combien je vous suis dévoué ?

—Voici une lettre pour M. Pierre Beaufort, dit-elle.

—Ah ! ce pauvre M. Beaufort... eh bien ? qui aurait dit jamais que vous habiteriez l'un auprès de l'autre et qu'il ne s'en douterait pas ?... le pauvre homme... Ah ! s'il savait !... Enfin, suffit....

Marceline mit un doigt sur la bouche.

—Silence ! dit-elle. Jamais un mot, jamais une allusion, Jan-Jot, rappelez-vous que vous me l'avez promis....

—Pas de danger, ah ! pas de danger... mam'zelle Marceline... C'est égal on ne rencontre pas souvent de situation comme la vôtre....

—Vous remettrez cette lettre à M. Beaufort, redit-elle... souvenez-vous, Jan-Jot, que c'est la seconde fois que je vous confie....

Le joueur d'orgue baissa la tête.

Vous n'avez rien à craindre. Je n'ai pas oublié. Il faudra la remettre à lui-même, n'est-ce pas ?

Autant que possible... cependant cela sera difficile car il est malade, au lit, presque mourant.

—Ah ! fit Glou-Glou tressaillant, et vous ne cherchez pas à le revoir ?

Marceline essuya son front humide de sueur. Est-ce que ce n'était pas le devoir qui parlait par la bouche de ce brave homme ?

—Peut-être, dit-elle, d'une voix altérée, peut-être.

Enfin, s'il m'était impossible de donner à M. Beaufort cette lettre en mains propres, je m'arrangerai pour être sûr qu'elle lui parviendra. Vous pouvez compter sur moi, mam'zelle Marceline.

Il prit l'enveloppe.

—Avec précaution, dit Marceline, ne la froissez pas, ne la pliez pas. (Voir gravure, page 39.)

—Bien. On prendra garde....

Quelques minutes après, il était devant la grille du jardin au bout duquel s'élevait la maison de M. Beaufort.

Il sonna vigoureusement, voyant la grille fermée.

Un domestique se montra au bout d'une allée, mais prenant Glou-Glou pour un mendiant, lui fit signe de s'en aller, lui indiquant la campagne d'un geste brusque.

Et il disparut.

Glou-Glou sonna de nouveau à deux ou trois reprises. Cette fois personne ne vint.

—Diable ! se dit le joueur d'orgue, comment faire ?... Une idée !...

Il ramène son orgue sur son ventre, plie le jarret, renversant le torse en arrière et le voilà qui tourne sa manivelle en s'accompagnant d'une voix de stentor :

Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas !
Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas !
Le roi des mers ne t'échappera pas..

Beaufort est dans son lit. Gérard n'est pas encore venu ce jour-là. Si la visite du jeune homme lui fait plaisir, ce n'est pas qu'il espère être guéri par lui, non, mais ce loyal visage lui plaît, et c'est le sourire de la vie saine et robuste qui égaye pour un moment sa triste chambre lorsque y entre le docteur. Comme il fait un chaud soleil, il a fait ouvrir les fenêtres et baisser les rideaux. Un peu de vent lui apporte les parfums des feuilles, des fleurs, du jardin, de la campagne, de la terre.

Il entend sonner à plusieurs reprises. Puis le silence se fait de nouveau. Et dans le silence, l'orgue lointain résonne mélancolique :

Pêcheur, parle bas !...

Il écoute. Il écoute. Il se soulève. Des souvenirs passent dans son esprit. Oh ! il n'est pas longtemps à se rappeler.... Cet air, joué et chanté par un musicien de la rue, il l'a entendu à trois reprises, dans les circonstances les plus dramatiques de sa vie.... Comment l'aurait-il oublié ?

La première fois, il se promenait avec Marceline, dans la lande immense de bruyères et d'ajoncs. C'était le soir même de son mariage.

La seconde fois, c'était le lendemain, pendant la lugubre et mortelle nuit qui avait suivi la disparition de sa femme, alors que penché à la fenêtre du château, il clamait dans l'obscurité :

—Marceline !... Marceline !...

La troisième fois, enfin, quelques jours après, quand Glou-Glou était venu,

il a tressailli. Cela l'a ému jusqu'au fond de l'âme. C'est le même air, mais il ne lui vient pas à l'idée que c'est le même musicien.

Il se lève péniblement, se traîne jusqu'à son secrétaire, jette une poignée d'or dans une bourse et sonne son valet de chambre.

—Tenez, dit-il, remettez cela à ce joueur d'orgue... et qu'il s'en aille.

Le valet sort. L'orgue se tait aussitôt. Glou-Glou a disparu.

Le domestique rentre chez son maître, sur la pointe des pieds.

—Cet homme voulait parler à monsieur, dit-il, il avait cette lettre à lui remettre.... J'ai répondu que monsieur ne recevait pas.... Voici la lettre.

Beaufort la prend machinalement et la jette sur son lit.

Tout à l'heure, il la lira.

Il rêve. Cet orgue, cet air populaire ont ravivé sa tristesse.

Et longtemps il reste ainsi, oubliant même d'ouvrir la lettre.

—Et je vais mourir, murmura-t-il, sans connaître le mystère de ma vie !...

Un mouvement de son corps, qui s'agite sous un frisson de fièvre, fait glisser la lettre.

Il entend le froissement du papier.

—Ah ! dit-il, au fait, j'oubliais....

Il la ramasse, laisse tomber sur l'adresse un regard indifférent, mais ses doigts qui palpent l'enveloppe sentent, au dedans, quelque chose qui se froisse, craque et se brise.

—Tiens ! dit-il, qu'est-ce donc ?

Cette fois, il brise l'enveloppe. Des fleurs séchées, fanées, s'en échappent et tombent sur le lit, sous ses yeux.

D'abord il ne pense à rien. Il croit même plutôt que cette lettre, bien qu'envoyée à son adresse, s'est trompée de chemin....

Puis il regarde les fleurs, machinalement.

Et tout à coup il tressaille. Un long frémissement l'agite. Blême, il se dresse, presque debout sur son lit.

—Non, dit-il, je rêve, je suis fou, c'est la fièvre.

Et il regarde de nouveau les fleurs, plus attentivement, de plus près.

—Grand Dieu ! dit-il, qu'est-ce que cela veut dire ? Ce sont les edelweiss... les fleurs des montagnes des Alpes... les fleurs que Marceline a gardées... les fleurs que j'avais cueillies au péril de ma vie....

Et il les regarde, toujours effaré... toujours, parce qu'il est en proie à quelque cauchemar suscité par cet air entendu tout à l'heure, sur cet orgue... par les souvenirs du bonheur passé....

Il répète, à plusieurs reprises, pour se convaincre :

—Ce sont les edelweiss, ce sont les edelweiss....

Et comme pour lui enlever ses derniers doutes, ou plutôt pour préciser ses rêves, un papier tombe de ces fleurs, un petit carré de papier bien jauni par le temps, par les feuilles et les tiges qui se sont desséchées, un papier où quelques mots sont écrits.

Il lit péniblement, parce que les mots sont effacés :

“ 25 mai 1855.”

Cette date est celle du jour où il a cueilli les edelweiss, du jour où il a surpris l'aveu d'amour de Marceline, cette date, comme il s'en souvient ! n'est-ce pas à elle qu'a tenu toute sa vie ?... Elle brille, lumineuse, dans son existence. Il avait cru au bonheur, ce jour-là....

Et devant ces fleurs, devant cette révélation, il tombe, foudroyé, mourant :

—Qui me les envoie ?....

C'est ainsi que Gérard le trouve, anéanti, mais les yeux singulièrement brillants. Le docteur l'interroge. Beaufort ne l'entend pas. Il ne répond pas. Il suit sa pensée intime.

—Qui donc avait ces edelweiss, si ce n'est Marceline ? Et qui les envoie, si ce n'est elle ?

Alors elle est vivante ?... Alors elle sait où il est, lui, Beaufort ?... L'adresse qui est sur cette enveloppe, et qu'il examine avec des yeux de fou, elle a été écrite à coup sûr le jour même ou la veille, cela se voit.... L'écriture en est toute fraîche.... L'écriture a été déguisée et il ne reconnaît pas celle de Marceline.... mais peu lui importe ce détail....

Si ce n'est pas Marceline elle-même qui lui renvoie ce bouquet fané, c'est une amie, c'est quelqu'un de très intime qui l'a connue dans sa vie mystérieuse....

Et cette amie, quelle qu'elle soit il la retrouvera.

Cette pensée le soutient, le ranime. Il se lève. Il se sent plus fort.

Gérard le considère, étonné, alarmé. Il ne peut deviner ce qui se passe.

Beaufort se met à rire, d'un rire un peu nerveux encore.

—Ah ! ah ! je vais mieux, n'est-ce pas ? Et vous n'y comprenez rien !

Et vous vous demandez quel remède j'ai pu prendre, à votre insu, pour ainsi guérir, n'est-il pas vrai ? Hier, j'étais moribond. Aujourd'hui, je suis vivant, mordieu....

Désignant les fleurs étalées devant lui, il ajoute :